

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

166 | avril-juin 2003

Malinowski, Faulkner. Culture et cognition. Souvenir et héritage

Société de psychanalyse freudienne, ed., *Invention du féminin*

Actes de colloque, Paris, 18 et 19 novembre 2000. Paris, Campagne Première, 2002, 239 p., bibl.

Anne Raulin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18653>

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2003

Pagination : 247-249

ISBN : 2-7132-1805-5

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Anne Raulin, « Société de psychanalyse freudienne, ed., *Invention du féminin* », *L'Homme* [En ligne], 166 | avril-juin 2003, mis en ligne le 08 septembre 2008, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18653>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

Société de psychanalyse freudienne, ed., *Invention du féminin*

Actes de colloque, Paris, 18 et 19 novembre 2000. Paris, Campagne
Première, 2002, 239 p., bibl.

Anne Raulin

- 1 C'EST À une belle réflexion sur nos capacités à « inventer le féminin » que nous convie cette publication des actes d'un colloque, tenu à Paris en novembre 2000 et organisé par la Société de psychanalyse freudienne.
- 2 On considérera tout d'abord le premier terme d'« invention » car il tranche avec les habitudes stylistiques des sciences sociales, qui ont plutôt investi celui de construction (sociale) des identités, connotant ainsi des formes de fabrication ou de production en série, quelque peu standardisées et répétitives, inévitables et déterminées comme tout bon vieux fait social. Ici, c'est d'un autre souffle dont il est question, puisque, au fil des contributions, nombreuses à revendiquer la pertinence du terme, se dessine un projet original, proprement singulier.
- 3 En effet, l'invention peut être création, innovation, imagination, et se décliner sur divers modes, y compris musical. Mais dans tous les cas, il s'agit d'inventer une histoire – en reprenant des éléments de l'histoire ancienne et en s'en émancipant. Les auteurs de cet ouvrage ne procèdent pas autrement : ils replongent dans Freud et Lacan, pour les contourner et les dépasser. Pour Patrick Guyomard, « entre Freud et Lacan, il y a une continuité : celle du rapport à l'hystérie » (p. 13). Or, l'hystérie est une « histoire à elle seule », elle « ne fait pas que des histoires, elle fait croire à l'histoire ». À tel point que Lacan écrivait « Hystoire ». De plus, elle est commune à tous les êtres parlants : « Tout sujet parlant, quel que soit son sexe, est hystérique, est hystérisé par l'analyse du seul fait qu'il s'adresse à un autre à partir de sa division » (p. 13). Cette division interne alimente la protestation de l'hystérique – « elle râle, rouspète, se révolte » (p. 14), et nous conduit sur la piste du féminin, deuxième terme du titre de cet ouvrage.
- 4 Ce féminin abordé ici n'est pas la femme, au sens commun ou « réel », pas plus qu'il n'est le « grand Autre » selon Lacan, enfermé « dans une sacralisation de la jouissance » (p. 8).

Il n'est pas non plus le sexe féminin ou la sexualité féminine – Freud reconnaissant n'avoir décrit « la femme que dans la mesure où son être est déterminé par sa fonction sexuelle » (p. 207) –, pas plus que le « deuxième sexe », asymétrique du premier ou sexe masculin. Il n'est toujours pas le maternel, encore qu'à lire l'ensemble de ces textes, il ait grande difficulté à s'en détacher. Il est plutôt un mode, une dimension de l'être reconnu dans sa bisexualité psychique fondamentale, que l'on trouve chez tout individu né d'une femme, c'est-à-dire chez tous.

- 5 Cette perspective, réaffirmée par plusieurs auteurs, est clairement formulée par Michèle Montrelay : « C'est bien de féminin dont il est question, du féminin des femmes et des hommes, articulé à l'expérience du corps à corps avec la mère, tout au moins lors des premiers mois » (p. 49). Elle rejoint la notion de « phase féminine primaire

commune aux deux sexes », forgée par Mélanie Klein, développée par Winnicott ou Françoise Dolto sous les termes « d'image de base », comme le rappelle Marie-Antoinette Descargues-Wéry (p. 97).

- 6 Et qu'en est-il de ce féminin commun aux deux genres ? Au fil des contributions se dessine un contenu qui est d'ailleurs plus un contenant, ou encore plus précisément une promesse de contenir, un appel à contenir. C'est un « Vide-source », nous dit Montrelay – l'enjeu de la cure étant de restituer à ce Vide sa fonction porteuse, de reconnaissance, lorsqu'il a subi un comblement ou un manque qui l'a rendu inerte –, Vide-trou, selon les réflexions de François Perrier sur l'« amatride ». Ce néologisme (désignant la difficulté d'assumer ses origines maternelles, au sens « d'être venu d'un trou » qu'on porte aussi en soi) stimule d'ailleurs l'écriture de plusieurs contributions. Ainsi, la réflexion de Dominique Guyomard tourne autour de la notion de « narcissisme du lien », celui de la dyade mère-enfant, qui, dans ses excès, menacerait de tomber dans le « sauvage maternel » – notion sans doute pas très éloignée de celle de *mère dévorante*, « qui ne donne plus le jour, (mais) engloutit », comme l'écrivait Denise Paulme¹.
- 7 C'est précisément cette ethnologue que l'on trouve sous la plume de Janine Chasseguet-Smirgel, convoquée avec Geneviève Calame-Griaule pour resituer mythes d'origine et symbolique de laalebasse par rapport à cette interrogation psychanalytique sur le féminin. Une des grandes originalités de ce colloque est de donner une large place à l'apport des mystiques, à une perception du féminin clairement dégagé du maternel. Autour des figures de Jean de la Croix et de Thérèse d'Avila se précise sa définition, le féminin serait un lieu, lieu porteur, lieu passeur, lieu d'accueil de l'autre, comme le caractérise Bernard Sesé : « "lieu de l'autre" par excellence, dans une triple acception : 1. lieu de l'autre : où le sujet entre en communication avec autrui ; 2. lieu de l'Autre : où affleure la vérité inconsciente du sujet parlant ; 3. lieu du Tout-Autre : ou de "l'extase", où s'effectue la rencontre avec Dieu » (p. 208). La pratique psychanalytique pourrait en être une des formes de représentation car, si elle permet l'invention, c'est dans la mesure où elle peut accueillir l'autre, où elle accepte cette « histoire à deux, à deux inconscients », dit Sylvie Sesé-Léger, qui spécifie : « L'inconscient de l'analyste est le support du transfert ; c'est l'inconscient de l'analysant, son déchiffrement, qui sont l'objet de la rencontre » (p. 135).
- 8 Les rapports du féminin à la parole, à la *langue (maternelle)* selon Lacan, au langage et au symbolique, à l'écriture, sont analysés diversement, chez certains auteurs (Jules Barbey d'Aurevilly par Patrick Avrane, Louis-René des Forêts, Char ou Durandeaux par Philippe Porret) ou encore dans l'écriture mystique de Thérèse d'Avila, que Mercedes

Allendesalazar qualifie d'« ancre flottante » permettant de surmonter l'intensité de la « bilocation masculin/féminin » (p. 210) des mystiques, quel que soit leur sexe. Dans le cas des femmes, cependant, cette écriture ne peut surgir sans s'inventer des destinataires, compagnes, confesseurs ou Dieu, mettant le vocatif au service de cet appel, un des mots clés du féminin. De la même façon que font les femmes troubadours pour parler de leur amant.

- 9 De ce côté du féminin mystique, ou encore spirituel, se trouve la Dame de l'« amour courtois », expression forgée par le romantisme du XIX^e siècle, comme nous l'apprend Charles Baladier. Cet auteur décline la terminologie contemporaine de cet art de la maîtrise du désir amoureux, de sa retenue (*delectatio morosa*) qui en assure l'intensité, la fin'amor jouant dans « un ambigu de sensualité et de chasteté » (Lacan). Mais les traits sous lesquels la Dame est chantée trahissent par leur impersonnalité le propos qui est aussi de s'adresser au féminin-en-soi. Cette figure de la *domna* (femme aimée) coexiste avec celle de la *druda* (maîtresse) et de la *mullier* (épouse), tout en s'en distinguant.
- 10 Cette recherche du féminin semble engager autant celle de son essence que ses multiples possibles actualisations dans lesquelles alternativement elle se ressource et s'épuise. Cette essence aurait-elle une odeur – parfum de fleur, parfum de femme ? Cette retombée dans le charnel et le physique, proposée par Micheline Glicenstein et Josée Manenti, en deçà et au-delà des mots, n'est pas le seul exemple de retournement de cette quête collective. Mais si l'on s'y arrête, c'est qu'il intrigue autant par son caractère entendu, voire de lieu commun, que par son pouvoir d'évocation du Vide-source des sens et de la vie.
- 11 En conclusion, Liliane Gherchanoc inscrit la portée politique de ces interventions, en invoquant le danger actuel d'une indifférenciation des sexes dans les sociétés occidentales, alors même que dans certains contextes, le féminin continue de désigner la part obscure de l'humain, d'être synonyme de désordre destructeur. Il n'est pas inintéressant de situer, dans cette double perspective, la réflexion pleine d'humour de Chawki Azouri sur la disparition du mot « hystérie » dans le *DSM-IV*, manuel de base de l'American Psychiatric Association², qui par une prolifération de termes censés désigner de nouveaux troubles, opérerait ainsi sa rupture avec la psychanalyse.

NOTES

1. Denise Paulme, *La Mère dévorante : essai sur la morphologie des contes africains*, Paris, Gallimard, 1986: 286 (1^{re} éd. 1976).

2. *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders – Fourth Edition (DSM-IV)*, Washington, DC, American Psychiatric Association, 1994.

AUTEUR

ANNE RAULIN

CNRS, Laboratoire d'anthropologie urbaine, Ivry-sur-Seine.